IL Y A EU VINGT-CINQ ANS.

Comment fut célébré à Paris le 1er janvier 1871.

QUELQUES RÉPONSES D'ASSIÉGÉS.

Rarement ciel plus clément salua l'aurore d'une nouvelle année, à Paris, l'année 1896.

Paris s'est senti le cœur à l'aise.... Mais combien de Parisiens, qui ont vu, il y a un quart de siècle, les horreurs de la guerre, qui ont vécu les tristesses du siège, se souviennent avec émotion de ce que fut pour eux le premier jour de l'an 1871, et songeront aux privations—combien patriotiquement endurées—si aiguës au moment où l'année 1870 céda la place à l'année du traité de Francfort?

La nouvelle année! Rares les Parisiens qui, se rencontrant dans la rue, au café, dans les salons, chez eux, pensèrent à se la souhaiter le 1er janvier 1871. Les Prussiens cernaient la ville. Le siège durait depuis plus de trois mois! Depuis le 18 septembre 1870, les dernières voies ferrées qui reliaient Paris avec la France, avec le monde entier, avaient été coupées.

Paris, le 1er janvier 1871, prouva aux yeux de l'Europe entière qu'il n'avait pas cessé d'être le rempart le plus solide de l'indépendance française. On tenait toujours bon dans la capitale et le Paris affamé faisait, avec son humour habituel, bonne mine contre mauvais jeu.

Il serait complètement superflu de vouloir retracer, une fois de plus, ce qu'était Paris à cette époque douloureuse de l'histoire de France. Un chroniqueur s'est simplement contenté de demander à quelques personnalités éminentes, leurs souvenirs sur le 1er janvier 1871, ou à emprunter à leurs écrits le récit de cette journée. Quelle infinie tristesse se dégage de ces souvenirs d'il y a eu l'autre jour vingt-cinq ans!

M. JULES SIMON

L'illustre académicien, qui vient de célébrer le quatre-vingt-deuxième anniversaire de sa naissance, fait le récit suivant, enfoncé dans son fauteuil, et les yeux mi-clos, comme pour chasser le cauchemar de l'année terrible:

—Le 1er janvier de l'année 1871? Ma mémoire me fait un peu défaut sur cette date précise, qui, étant données les circonstances, n'a pas été célébrée, comme bien vous le pouvez penser, avec l'éclat ordinaire. J'étais alors ministre de l'instruction publique dans le gouvernement de la Défense nationale. D'étrennes? personne ne songea à en donner, encore moins à en recevoir.

"Ce jour-là, cependant, une grande vente de charité au profit des femmes sans travail avait été organisée au ministère de l'instruction publique. Je me rappelle même, qu'à défaut de nos hommes et de nos employés valides, c'est moi qui ai établi les tentures et usé de la pince et du marteau.

"La vente produisit une somme considérable. Je me rappelle que Mme Jules Simon, qui vendait des cigares, s'écria, en voyant Dorian, alors ministre des travaux publics, qui venait d'en prendre un et tirait de son portefeuille un billet de mille francs:

"—Mais, monsieur Dorian, je ne vais pas pouvoir vous rendre de la monnaie, la vente ne fait que commencer.

"—Oh! madame, répliqua Dorian, vous n'avez pas de monnaie à me rendre!

"Mme Magnin avait pu se procurer un dindon vivant—oiseau rare à cette époque—que la femme du ministre du commerce d'alors put vendre pour près de trois cents francs!

"Du pain blanc, nous n'en avions plus depuis longtemps, et encore celui que nous étions obligés de manger était-il rationné.... J'aurais été bien heureux de manger un petit pain blanc pour nos étrennes! Le pain! c'était une des grosses préoccupations du moment.

—Savez-vous, citoyen, de quoi est composé le pain qu'on nous fait manger? s'était écrié, le 1er janvier, au club de la Révolution, un orateur moitié furibond, moitié goguenard. Je vais vous le dire: 1° de foin, 2° de résidus d'avoine, 3° de balayures de meules, 4° de terre glaise, surtout de terre glaise. On est en train, dans ce moment-ci, de vous faire avaler les buttes Montmartre. (Hilarité). Il ne faut pas rire, car il y a autre chose encore dans le pain; on y met un poison lent, et la preuve, c'est qu'après l'avoir mangé, on a la gorge sèche, et qu'il faut absolument boire son demi-setier.

"Non, dit M. Jules Simon, notre pain ne contenait ni foin ni paille, mais seulement les barbes de l'avoine, et c'était déjà trop. De ce pain-là j'étais bien obligé, moi aussi, de manger, et je vous assure que si, par moments, la faim n'avait été si pressante je n'aurais pu le supporter.

"Pour comprendre qu'on ait mangé ce pain, il faut se rappeler qu'on avait déjà consommé les animaux domestiques, qu'on mangeait les rats, que tout le monde souffrait de la faim.

"L'*Officiel* avait publié la veille une note qui résumait toute la douleur de notre situation:

Le gouvernement de la Défense nationale, les ministres et les principaux fonctionnaires, s'abstiendront de toute réception officielle du jour de l'an. Chacun comprendra la nécessité et la convenance de cette mesure.

"Et avec un réel accent de tristesse rétrospective, M. Jules Simon de s'écrier:

"Ce fut, monsieur, un triste renouvellement d'année."

M. de Freycinet.

M. de Freycinet, le 1er janvier 1871, se trouvait à Bordeaux comme délégué à la guerre du gouvernement de la Défense nationale.

—Personne, dit l'ancien ministre de la guerre, ne se serait douté, le 1er janvier 1871, que nous venions de passer d'une année à une autre. Les bureaux de la guerre fonctionnèrent le jour et la nuit, comme à l'ordinaire. Tous les esprits, comme il est facile de le comprendre, étaient aux graves préoccupations du moment.

M. Edouard Detaille.

Le président de la Société des Artistes français écrit ce mot:

Cher monsieur,

Le 1er janvier 1871, j'étais à Paris en permission. Je me rappelle être allé aux Lilas pour rendre visite au général Appert et de là au cimitière du Père Lachaise; jamais je n'oublierai la vision de ce panorama de Paris enveloppé dans la brume, d'où sortait un bruit monotone de coups de canon.

Bien à vous.

EDOUARD DETAILLE.
8e bataillon de mobiles.

M. François Coppée.

"Comment j'ai passé le jour de l'An 1871, mon cher confrère? Chez moi, avec ma vieille mère paralytique et ma sœur aînée, dans le modeste appartement que nous occupions rue des Feuillantines et d'où le bombardement, quelques jours après, devait nous chasser. Je n'étais pas de garde, ce jour-là, et mon fusil "à tabatière" était posé dans un angle du mur.

"Des parents, des amis vinrent, comme d'usage, saluer ma mère. Je me souviens qu'un de mes cousins lui apporta pour ses étrennes, un cadeau précieux et rare—un pigeon!

"Nos visiteurs,—presque tous des Parisiens,—étaient encore pleins d'illusions, croyaient à la victoire finale. Je ne partageai pas, je l'avoue, leur aveugle confiance. Mais alors les esprits étaient tellement montés qu'on eût passé pour un mauvais patriote si l'on avait osé exprimer le moindre doute sur l'issue de cette horrible guerre.

"Je me rappelle avoir souffert,—oui, positivement souffert—en entendant, ce jour-là tant de paroles de folle bravade et d'espérance absurde. Ma mère et ma sœur, qui furent toutes deux,—comme toutes les femmes de Paris,—admirables de courage et de résignation pendant tout le siège, ne prévoyaient plus alors que des malheurs, elles aussi.

"Et le soir, autour de la table de la famille, nous fûmes tous les trois bien tristes, malgré le pigeon rôti.

"Voici, mon cher confrère, mon impression — très lointaine — du 1er janvier de l'année terrible.

"Sentiments cordiaux.

"FRANÇOIS COPPÉE."

***

Après cet émouvant billet du poète du *Siège de Saragosse* il n'est pas sans intérêt de donner un tableau exact des prix des denrées alimentaires: on payait 20 francs, le 1er janvier 1871, pour un kilo de cheval, 8 francs pour un kilo de chien, 80 francs pour un kilo de jambon, un chat se vendait 15 francs sur la place de l'Hôtel-de-Ville et un rat se payait 2 francs! Un boisseau de carottes trouvait aisément acquéreur à 75 francs. Tous les Parisiens savent cela!

"La table des clubs, le premier de l'an 1871, fut une ressource précieuse pour nombre de Parisiens qui avaient mis leur famille en sûreté, et qui étaient revenus prendre part, en garçons, aux fatigues et aux émotions du siège. Les prix des repas n'avaient été augmentés que d'une façon insignifiante, et on pouvait manger à sa faim sans dépenser en une semaine la dot de sa femme."

Veut-on savoir ce que consommaient les dîneurs du Jockey Club? Voici le menu du 1er janvier 1871:

Potage au pain
1er service.
Côte de bœuf rôtie
Poule au riz
2e service.
Epinards au jus
Glace groseille et vanille.

Ce n'était pas mal après trois mois et demi de siège. Mais quelle différence sans doute avec le menu que le Vatel du Jockey aura préparé pour le 1er janvier 1896!

M. Ernest Blum.

L'administration des postes, cette année-là, reçut à peine 4,000 cartes de visite à distribuer!

—Oui, dit M. Ernest Blum, je me rappelle même que quelques jours avant le 1er janvier 1871, je reçus la visite de mon facteur, qui était venu m'apporter un almanach et me demander ses étrennes. Je fus bien étonné de cette visite, car je me demandais si nous allions nous souhaiter la bonne année comme si de rien n'était.

"Hélas! il n'en fut rien. Le 1er janvier fut triste, comme les autres jours. Ma famille était en Angleterre, et à Paris, nous nous contentions de peu.... J'assistai à la vente du ministère de l'instruction publique.

"Un acheteur me disait:

"—Savez-vous quelle serait aujourd'hui la meilleure dot pour une jeune fille à marier? Ce serait d'avoir mille œufs frais déposés à la Banque de France."

"Paris était bombardé, et tous, auteurs dramatiques, critiques et artistes faisaient leur devoir, le 1er janvier comme les autres jours. Il y avait des chanteurs dans la mobile, des dugazons dans les éclaireurs, Taillade était garde national, ainsi que Gil Pérez; Berton, père et fils étaient dans une compagnie de guerre; Lassouche, le comique du Palais-Royal, qui rien qu'en apparaissant faisait éclater la salle comme un obus, était garde mobile.

"Je le vis un jour aux avancées de Montrouge; il avait froid, il avait les mains rouges et le nez de la même couleur. C'était cependant comique de voir Lassouche, le pioupiou étonnant, grelottant—eh bien! personne ne riait de lui, excepté lui."

M. FRANCISQUE SARCEY.

"Non, je n'oublierai jamais, a raconté M. Francisque Sarcey dans son *Siège de Paris*, ce premier matin de l'année 1871, quand la domestique m'apporta sur un guéridon le déjeuner et qu'en ce jour de fête, où toute la famille réunie se comble joyeusement de souhaits et de baisers, je me vis tout seul au coin du feu, vis-à-vis d'un morceau de cheval qui fumait dans mon assiette: je sentis tout mon être défaillir et fondis en larmes.....

"Ce qui ne sortira jamais de notre souvenir c'est ce jour de l'An passé sans famille et sans nouvelles, ce jour désolé, ce jour à qui manqua le baiser de la femme et le rire du bébé à la tête blonde.

L'AGONIE DE LAMARTINE.

C'était en 1863. *Raphaël* était vieux, Lamartine était las. Il essayait de lutter, de lutter encore. La mort venait. Il la sentait venir. Elle le pressait de tous les côtés. Elle le frappait dans les êtres chers, dans les amis, dans les proches.

C'est alors, c'est au milieu de cette agonie que Lamartine poussa dans une lettre à un ami—lettre inédite et que voici—ce cri à la fois épouvantable et sublime qui fait trouver parfois moins cruelles les névroses dont se plaignent les raffinés.

Ecoutez-le ce *lamma sabacthani* du poète au Golgotha. Lamartine ne prend pas même la peine d'y achever ses phrases. La ponctuation n'existe pas. L'orthographe n'existe plus. Il crie, tout simplement, il crie, et après plus de trente ans la plainte nous fait frissonner encore:

Mon cher ami,

Excusez mon silence.

Ma femme à l'agonie pendant 28 jours.—Mieux.

Valentine l'âme et l'ange de la maison à l'extrémité 23 jours.—Moins mal mais pas sauvée encore.

Notre excellent ami et médecin Pascal mort en neuf jours en soignant ses chers malades.

Sa femme qui le soignait lui-même morte de ses fatigues.

Laure devenue folle de chagrin sur son tombeau après le départ de Mornand.

Moi très souffrant (*sic*) de corps et très mort de cœur, allant depuis huit jours d'un lit à un cercueil.

Pendant ce temps-là, vingt huissiers à mes portes et pas un acquéreur à mon aide.

Voilà le bulletin.

Voilà l'excuse.

Voyez encore Mirès—la providence, ma lettre à la main. Lisez la lui et suppliez le (*sic*) de m'acheter quelque chose Monceau, Mily surtout, même *Saint-Point* aux conditions qu'il voudra!—Presque rien à payer qu'à son aise, à son temps avec les années et les années.

Qu'il y pense avec son amitié très souvent prouvée pour moi, et qu'à mon retour à Paris, au milieu de janvier, il m'écoute.

Je n'ai pas besoin de plus de 200,000 en un an sur le prix de Mily pour désintéresser tous les pressés.

Mais tâchez d'obtenir 20,000 tout de suite pour dissiper la nuée des créanciers urgents et faire mes annonces. Vente ou non, je les lui rembourserai dans deux mois quand mon réabonnement aura commencé. Si cependant cela vous répugne trop, n'y allez pas et livrez moi au sort.

Vous en direz ce que vous voudrez, mais je mourrai avec la consolation de bien aimer les hommes comme vous, mais de bien maudire la France! Et l'on appelle cela une patrie!

A vous.

LAMARTINE.

Ne croyez pas à cette malédiction suprême. L'homme qui avait donné sa vie à son pays lui donnait encore son râle—comme un remords, comme un exemple. Mais la douleur était trop forte et, entre deux numéros du *Cours de littérature* (des pages de premier ordre), ce rugissement de lion blessé, abandonné, mourant, cette plainte qui n'avait rien de littéraire soulageait le poète traqué....

SI VOUS AVIEZ VOULU...

Si vous aviez voulu, mignonne,
Sur mon seuil au bonheur fermé
Jeter ainsi qu'une madone,
Un rayon d'espoir embaumé,
Si vous aviez voulu, mignonne,
J'aurais aimé!

Si vous aviez voulu, mon âme,
De mon pauvre foyer flétri
Rallumer un instant la flamme
Au feu de votre cœur chéri,
Si vous aviez voulu, mon âme,
J'aurais souri!

Si vous aviez voulu, ma belle,
Sous les pas tremblants du banni
Effeuiller la fleur éternelle,
La fleur de l'amour infini,
Si vous aviez voulu, ma belle,
J'aurais béni!

Mais vous avez passé, hautaine,
Auprès de moi, pauvre éploré,
Sans même deviner ma peine,
Sans voir mon bonheur effondré,
Oui, vous avez passé, hautaine,
Et j'ai pleuré!

BONNE MORT.

I

D'Herstal ne pensait qu'à mourir quand la guerre fut déclarée, en 1870. Cet homme d'un si rare courage et d'une si belle énergie était alors plus faible qu'un enfant. Tant de malheurs subits abattus sur lui en moins d'une année! Sa fortune enlevée, perdue au gouffre de la faillite de son beau-père, le notaire Ranolin, en fuite. Puis, douleur plus grande, sa femme, cette frêle Cécile pour laquelle il avait brisé sa carrière d'officier et pendu son sabre au mur, sa chère femme mourait d'une langueur inexplicable, malgré les soins des médecins et le soleil bienfaisant du Midi.

Etait ce tout? Non! ces lettres, découvertes par lui dans le mignon secrétaire Louis XV,—ces lettres d'un autre qui trahissaient l'amour heureux et l'erreur irrémédiable de celle dont il avait fait la compagne de sa vie, ces lettres dont la lecture lui avait empoisonné le cœur, le forçant, au lendemain suprême et déchirant, à maudire la morte. Plus encore: un mal sourd, obscur et angoissant, sans doute l'angine de poitrine,—dont les attaques, d'abord espacées, se rapprochaient et lui tordaient le cœur. Tout cela avait mis d'Herstal si bas qu'il faut appeler miracle s'il ne se tua point! Ses principes, il est vrai, l'en empêchèrent, mais sans doute il fût mort lentement de chagrin.

La guerre le sauva!

Quand il vit partir ses anciens compagnons d'armes, quand il songea à son régiment et qu'il se rappela les belles nuits dormies à terre, roulé dans un manteau, sous les étoiles d'Afrique, il ne sut quoi de fort et d'attendrissant passa en lui, qui secoua son désespoir morne. Les sombres images de la guerre, des tueries et des ensanglantements convenaient à son humeur noire. D'ailleurs, il aimait sa patrie, et il se dit qu'il ferait bien de mourir pour elle. Ce suicide, si c'en était un, serait plus noble et plus courageux. Au moins, son sacrifice servirait à quelque chose! Et les étapes forcées, le soin des hommes et des chevaux, lui seraient une âpre distraction.

Non sans peine, il obtint du Ministre de la Guerre de reprendre du service, et, par une chance providentielle, il se trouva qu'une vacance s'offrait juste à point aux chasseurs d'Afrique.

II

Une fièvre étrange s'était emparée de lui. Au régiment, où il reprenait sa place de capitaine, on lui avait fait fête. Il avait retrouvé d'anciens amis; et il lui sembla, à part quelques visages nouveaux, que rien n'avait changé. Son colonel était toujours Sabran du Hault, un vieux pandour à moustaches blanches qui aurait pu servir dans la guerre de Trente-Ans. Son chef d'escadrons, Marchaleur, l'aimait en frère aîné. Il retrouva un de ses cousins, le lieutenant Duméril, et même son brosseur d'autrefois, une tête barbue et tannée d'Arabe.

D'abord, tout l'agita, l'occupa, le surexcita. La nouvelle de la prise de Sarrebruck et celle du désastre de Wissembourg le fouettèrent de dépit et de colère. Il éprouvait une envie folle de se battre.

De Luneville, son régiment se replia sur Nancy, puis, à grandes étapes, gagna Metz. Il prit part, le 12 août, à l'investissement de Pont-à-Mousson, et dans la sortie que les Prussiens firent hors de l'auberge où les chasseurs d'Afrique les bloquaient, il joua du sabre contre un officier de uhlans et lui fendit la tête. L'homme désarçonné, gisant à terre, un pied pris encore dans l'étrier, d'Herstal sentit tomber son exaltation. Il sauta à bas de son cheval, dégagea le Prussien et voulut le relever; l'officier expira dans ce mouvement.

D'Herstal remonta sur son cheval, taciturne, les lèvres crispées. Il avait froid. Une profonde tristesse l'accablait. Il ne s'expliquait pas comment il avait pu tuer, ni l'ivresse fiévreuse qui l'avait soulevé sur les étriers, les yeux fous, le sabre lancé en faux, à toute volée. La nuit, il claqua des dents avec la fièvre.

Elle ne le quitta plus.

Le découragement produit sur les imaginations par Forbach et Wœrth l'affecta péniblement. Quelle joie il aurait eue, puisque la mort lui semblait douce et qu'il ne concevait plus la vie possible, de disparaître en la mêlée, un jour de grand triomphe! Si égoïste que rende le malheur, d'Herstal saignait en prévoyant la France vaincue; un pressentiment de catastrophe l'assombrissait. Il n'avait plus le même calme à l'idée de mourir dans une défaite.

Puis son spleen amer prit le dessus. Qu'importait une chose ou l'autre? Qu'importait tout? Il songeait à sa femme et s'étonnait moins que tout allât mal. Certains jours, il rêvait un anéantissement universel. Et quand au son du canon de la bataille de Borny, il arriva sur le plateau de Gravelotte, il ne lui tardait même plus de se battre. Il ne tenait à rien: c'était un homme frappé irrémédiablement déjà.

Il n'assista point à la bataille de Gravelotte. Avec la 1re brigade de chasseurs d'Afrique, force lui fut d'accompagner l'Empereur à Verdun. Le risque de cette entreprise, en un pays coupé par les éclaireurs ennemis, le réveilla un peu de sa torpeur. Passé à l'armée de Châlons, il se dirigea sur Sainte-Menehould, de là à Mouzon et au Calvaire-d'Illy.

C'était la veille du 1er septembre.

III

Roulé dans son manteau, la tête sur une botte de paille, d'Herstal fut long à s'endormir. Des bruits confus de bivouac l'enveloppaient: des ébrouements de chevaux arabes, le lourd sommeil ronflant d'officiers, ses voisins. Enfin, ses yeux se fermèrent.

Il fit un rêve.

D'Herstal se vit enfant, et cette enfance se déroula devant lui.

Il jouait avec une petite fille inconnue dont il n'apercevait pas le visage, car elle lui tournait le dos. Elle pencha la tête de côté: c'était Cécile. Bien qu'il ne l'eût connue que très tard dans la vie, sa présence lui parut là toute simple. Seulement, une angoisse l'oppressait, l'idée vague d'une trahison; et, tout à coup, Cécile disparut, s'évanouit en un éclat de rire. Il comprit qu'elle le trompait, qu'elle lui préférait un autre petit camarade. Et le désespoir qu'il en éprouvait, pour n'être que d'un enfant, ne l'en torturait pas moins. Il se mettait à pleurer amèrement, à gros sanglots suffocants.

Mais quelqu'un le regardait, pardessus la haie du jardin, un homme attentif et immobile. Cet étranger lui faisait peur, ne parlant pas. Et d'Herstal en le contemplant sentait s'accroître son malaise et sa peur. L'homme curieux et muet lui ressemblait comme un frère. Alors, il se dit, avec la logique absurde et pénétrante des cauchemars: "Ah! oui, c'est moi-même, dans l'avenir!"

Et il s'éveilla brusquement.

Or, éveillé, d'Herstal aperçut, derrière une haie pareille à celle de son rêve, à cinq pas de lui, dans la nuit très claire, l'homme vu à l'instant, dans son sommeil. Il le vit et le reconnut, comme on se reconnaît dans un miroir. Cet homme n'était autre que lui-même. Un petit frisson le secoua. Il se dit, songeant à la superstition militaire qui veut qu'on voie son "double" à la veille de mourir:—"Je serai tué demain!"

Dès qu'il eut pensé cela, la forme se dissipa. Et d'Herstal s'aperçut qu'il avait vraiment pleuré, dans son rêve. Sa moustache était encore mouillée et tout amère.

IV

Maintenant, l'heure était venue.

Depuis le matin, sous la canonnade furieuse, d'Herstal répétait, voyant s'effondrer les chevaux et s'écrouler les hommes: "Mon tour va venir!"

Quand on traversa le bois de la Garenne, il crut le moment arrivé. Les obus éclataient au milieu des arbres, fauchant les ramures. Le dos bas, courbé sur l'encolure, il fallait se glisser, homme et cheval, à travers la cépée. Des casquettes et des kolbachs jonchaient la mousse, les branches décoiffant les cavaliers au passage. D'Herstal, par une singulière préoccupation en un pareil moment, ne s'occupa qu'à ne pas perdre son képi. Il s'était rasé de frais, à l'aube. Il portait un dolman neuf, et il avait mis des gants blancs, comme pour aller au bal.

Hors du bois dévasté et du fouillis brutal des arbres abattus et des chevaux éventrés, d'Herstal respira, mais sans délivrance. Il se dit seulement: "Il paraît que c'est pour tout à l'heure!" Et il éprouvait une allégresse sereine, en même temps qu'un froid horripilant et délicieux, qui n'était pas la peur, mais l'étreinte du grand péril, descendait le long de ses vertèbres.

Tranquillement, il mangea un morceau de pain et une tablette de chocolat, but à la gourde de son ordonnance; puis, comme les rangs s'étaient reformés, il inspecta de grand sang-froid son escadron, fit ressangler les chevaux, vérifia si les gourmettes étaient posées bien à plat.

De temps à autre, une bombe éclatait; les balles passaient avec un sifflement aigu.

Un éclat d'obus rasa la manche de d'Herstal et frappa son cheval à l'encolure. La bête s'abattit. Il se releva prestement et sella lui-même son cheval de rechange.

C'est à ce moment que le général Ducrot vint en personne ordonner la charge, la trouée suprême, espoir dernier de la défaite....

.... Enfin, enfin! Un frémissement court le long du régiment. Les chevaux arabes dansent et se cabrent sur place. Le colonel se porte, d'un élan de galop, en avant du front de bataille. Il a sa moustache hérissée des grands jours, le vieux Sabran du Hault, et son sabre en moulinet lance des éclairs.

—Au trot!

D'Herstal regarde, d'un regard qui embrasse l'ensemble, et voit tous les détails. Le chef d'escadrons Marchaleur est raide comme à la parade. Il aperçoit, en se retournant, son cousin Duméril, qui rit nerveusement, en croc de boule-dogue. Les chevaux tirent sur la bride, les rangs oscillent.

—Au galop!.... Chargez!

Ah! l'ivresse, l'ivresse revenue! D'Herstal serre les dents à les briser, ses yeux deviennent rouges, il étreint son cheval comme dans un étau, il respire rauque et dur; la poignée de son sabre, assujettie à son poignet par son mouchoir roulé en corde, lui brûle les doigts. Il lui tarde de frapper, de faucher, d'assommer, de fendre des casques, de crever des poitrines. Il se sent fort comme un Titan et l'ivresse de Roland l'exalte!

Son cheval vole d'un galop de rêve et de folie, fouettant les mottes de terre de ses sabots. Hop! des broussailles. Hop! des fossés. Hop! hop! Sabre haut, voilà les fantassins noirs.

Tout s'écroule!

D'Herstal, enlevé dans le coup de foudre d'un obus qui éclate sous son cheval, s'anéantit, le dos dans une mare de sang, et il ne voit plus que des nuages. L'ouragan de la charge a passé sur lui. Il souffre tellement qu'il ne souffre plus; il n'appartient plus aux douleurs de l'homme ni de la bête. Quelque chose de noir, d'inconnu, d'effroyablement mystérieux tombe, en poussière noire, en voile de cendres sur ses yeux. Il s'en va, s'en va....

Une seule pensée, pas même formulée en phrase, une conscience éparse luit en son cerveau sanglant: il voit, il comprend que tout est bien ainsi, et que sa mort héroïque est une bonne, une belle, une salutaire mort. Il ne pense même plus à Cécile: elle est si loin! Il ne s'attendrit même pas sur lui-même et sur ce qu'il a souffert: tout cela est si loin! si loin!....

Ses doigts, machinalement, serrent une touffe d'herbe; il le sent, mais ne peut remuer la tête; il ne voit que le ciel et les nuages; ils changent de couleur, tout devient sombre. D'Herstal pensa que c'était la nuit; et, sans râle, il mourut.

LE LÉTHÉ.

Ce Grec et ce païen que nous croyons connaître,
Le traduisant fort mal, est souvent notre maître,
Souvent sinon toujours.
Qu'avons-nous inventé,
Et qui donc, étant beau, ne l'a pas imité!......

Si la langue de l'homme est son verbe suprême,
Son esprit qui rayonne ou son vivant poème,
En d'autres mots, son œuvre et sa création,
Quelle est la langue humaine, en sa perfection,
Qu'on puisse comparer à la langue d'Athènes,
D'Homère l'immortel, du puissant Démosthènes,
D'Eschyle, de Sophocle et du divin Platon?
Quelle langue moderne a cette ampleur de ton,
Cette simplicité d'image et de génie,
Telle magnificence et semblable harmonie!......
Nos langues d'adjectifs, des patois odieux,
N'ont plus rien de la Grèce à la langue des dieux;
Et le Français n'a pas, lui-même, en ses deux ailes,
Le souffle et la grandeur des choses éternelles.

Oui nous sommes petits et nos religions
Avec leurs vérités leurs affirmations
Leurs Enfers à la Dante et leurs cieux ineffables,
Laissent aux Grecs passés leurs admirables Fables.

Ces Grecs, en le voyant comme nous le voyons
Ou peut-être y croyant comme nous y croyons
—Car croire et n'y pas voir s'expliquant l'un par l'autre—
Ont fait un *au delà* qui valait bien le nôtre
Cet *au delà* très sage et fort bien inventé
Supprimait la mémoire à l'oubli du Léthé
—L'oubli si généreux l'oubli si désirable,
L'oubli qui fait la paix au cœur du misérable!...

Mais nous, en imitant si tristement le leur,
—Le leur qui contenait l'oubli de la douleur,—
Nous avons dans l'Enfer sans sauver l'espérance,
Conservé la mémoire et gardé la souffrance.

J. G.

Le Bien que l'on a dit des femmes.

Si même quelques femmes sont menteuses, Byron ne leur en veut pas; au contraire!

"Ces charmantes créatures, dit-il, mentent avec tant de grâce que rien ne leur sied mieux que le mensonge."

Amante, fille, sœur, épouse, mère, aïeule, dans ces six mots est ce que le cœur humain renferme de plus doux, de plus extatique, de plus sacré, de plus pur, de plus ineffable.

MASSIAS.

"La femme riche et vraiment honnête a de la pitié et non du dédain pour celle qui n'est ni l'un ni l'autre. Son cœur lui dit que la malheureuse qu'elle coudoie avec effroi dans la rue n'y est pas descendue pour son plaisir, n'y cherche et n'y trouve pas le bonheur, et que le chemin qu'elle y fait doit être plein de misères et de douleurs sans nom. Elle se dit qu'elle serait plus coupable devant Dieu si elle tombait, elle que tout a aidée dans la vie et à qui tout a souri, si elle tombait d'un degré seulement, que cette malheureuse qui, née souvent au fond de l'abîme, ne connaît que l'abîme, et y reste, sans trouver dans sa route une main pour l'aider à en sortir."

P. J. STAHL.

FEUILLETON.

LE PETIT Ramoneur de Noel

NUIT DE NOEL 1852.

—Suite—

Jean Chanterose était devenu muet d'étonnement et de surprise, il grelottait. Le père et la mère s'entretinrent un moment à voix basse. C'étaient de braves gens, riches, charitables et pieux. Ils avaient perdu l'un après l'autre quatre enfants, et il ne leur restait que Marc, dont la santé, secouée par la croissance comme une feuille fragile, peuplait d'angoisses leurs jours et leurs nuits,

—Si nous gardions le petit auprès de nous, puisqu'il est seul, afin que Dieu bénisse et conserve notre fils? hasarda timidement la mère.

—Oui, ma chère amie, répondit le père, j'y avais déjà pensé. Puis, se tournant du côté du pauvret honteux et inquiet:

—Comment te nommes-tu?

—Jean Chanterose, pour vous servir, mon bon monsieur.

—Et tu n'a plus, en vérité, ni père ni mère? Alors voudrais-tu rester ici toujours?

Les grands yeux de l'enfant étincelaient, et ses lèvres.... non, il ne put répondre.

—Serais-tu sage et aimerais-tu apprendre à lire et à écrire, à devenir le compagnon de Marc?

Marc entrait en ce moment chargé de bonbons.

—Quel bonheur! criait-il en gambadant; il avait entendu les dernières paroles de son père.

Jean Chanterose se précipita à deux genoux, joignant ses mains noires et se mit à pleurer.

—Bon petit Jésus, balbutiait-il, bon petit Jésus, merci!

Le père et la mère relevèrent l'enfant et, malgré le masque de suie qui couvrait ses joues, l'embrassèrent. Marc fit de même et ne voulait pas quitter celui qu'il appelait son petit frère de Noël. Enfin, la mère put emmener le petit Savoyard pour le débarbouiller de la suie qui lui donnait l'apparence d'un gros grillon. Pendant ce temps, à côté des bottines de Marc, on en plaçait dans la cheminée une autre belle paire pour Jean.

Quand Jean Chanterose rentra dans le salon, ce n'était vraiment plus le ramoneur. On l'avait habillé d'un costume de Max. Ses doigts étaient redevenus blancs; sa figure ressemblait à une rose de satin, et ses yeux brillaient comme des perles. Il fallait voir ses cheveux soigneusement peignés! C'est qu'il était réellement très joli Jean Chanterose, et personne ne s'en était peut-être jamais aperçu. Ah! le bonheur est bien vraiment le soleil qui fait épanouir le frais visage des enfants!

Minuit avait sonné, et toutes les cloches s'en donnaient à folle joie sous les brumes de la neige de la nuit de Noël. On mena solennellement Marc et Jean devant la cheminée, tous se signèrent ensemble; puis, la maman récita une courte prière au nom des deux enfants agenouillés. Quand il leur fut permis de fouiller dans les bottines, visitées par le petit Jésus, quelle surprise, quelle richesse! quel ravissement! Dans les bottines de Marc, parmi les bonbons, brillait une magnifique croix d'honneur en argent. Cela s'explique, Marc parlait toujours de devenir général. Dans les bottines de Jean, un mignon crucifix d'argent aussi, étincelait au milieu des gâteaux. Jean n'avait jamais rien vu ni d'aussi friand, ni d'aussi cher, ni d'aussi magnifique, et tout cela était pour lui! voilà ce qu'il ne pouvait arriver à se persuader. "O bon petit Jésus de Noël! répétait-il, j'ai donc maintenant un père, une mère et un frère. Oh! oui, je serai très sage, très studieux, et je les aimerai bien tous les trois."

On pleura, on s'embrassa de nouveau et, après avoir remercié l'Enfant Jésus pendant la messe de minuit, on alla prendre un peu de repos.

On avait préparé un gentil lit de fer dans une petite chambre contiguë à celle de Marc, et qui devait être la chambre de Jean. Tout le monde dormit d'un sommeil paisible et doux.

NUIT DE NOEL 1868

Les deux enfants furent élevés et instruits ensemble. Même existence, mêmes leçons, et comme tous deux étaient très intelligents et pleins de cœur, ils rivalisaient à qui travaillerait le plus et à qui le mieux chérirait l'autre. Le père et la mère s'applaudissaient chaque jour d'avoir donné à leur fils Marc un compagnon qui stimulait son zèle et partageait ses jeux, se fondait en dévouement pour lui, et leur avait voué à eux-mêmes une profonde et tendre reconnaissance. D'un bon grain de blé, il ne peut germer qu'un bon épi.

Les deux enfants grandirent côte à côte. Jean n'oubliait rien du passé, et les rudes premières années de son enfance l'avaient rendu grave. Marc resta plus gai et plus hardi. Les adolescents devinrent des jeunes gens, et le moment arriva de choisir un des mille sentiers qui partent de la maison paternelle et s'en éloignent à travers le monde; c'était l'heure décisive d'une vocation. Marc embrassait la carrière militaire: il entra donc à l'école de Saint-Cyr. Jean se destinant au sacerdoce, le séminaire s'ouvrit pour lui. Il échangeait le court veston de suie du ramoneur contre la soutane noire du prêtre, comme s'il eût voulu consacrer à Dieu la sombre livrée de sa jeunesse.

Les années s'écoulèrent. Quand Marc reçut les épaulettes d'officier, il fut convenu en famille que l'on attendrait l'époque où Jean serait ordonné prêtre pour célébrer cette double joie par une même fête, et l'on choisit naturellement la veille de Noël. C'est pourquoi le 24 décembre 1868, toute la famille était réunie dans l'église Saint-Marcel, où l'abbé Jean offrait, pour la première fois, le saint sacrifice de la messe. La joie inondait tous les cœurs, surtout au moment de la communion, quand on vit s'avancer vers la sainte Table toute cette pieuse famille. L'abbé Jean tremblait un peu, quand il déposa le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur les lèvres de ce père, de cette mère et de ce frère tant aimés. Au retour, on mangea l'oie traditionnelle et l'on se chauffa à la bûche en nombreuse et amicale compagnie. Tous se sentaient heureux cette nuit-là. Dieu cache le bonheur au fond des bonnes actions; c'est leur première récompense en ce monde.

Marc et Jean se chérissaient comme deux vrais frères, et l'âge ne faisait que resserrer encore ce lien contracté d'une si étrange façon. D'ailleurs, leur vocation se ressemblait au fond. Marc était ici-bas le défenseur de la patrie, et Jean prêchait et gardait la patrie de là-haut, ce paradis de nos espérances et de nos âmes.

L'officier fut envoyé à la tête d'une compagnie, dans un régiment en garnison sur la frontière, et l'abbé alla se perdre modestement dans une vicairie de campagne.

"Jean, avait dit Marc en l'embrassant au départ, sois béni et prie pour nous."

—Au revoir! au revoir, Marc! avait répondu Jean, sois bon soldat et reste toujours chrétien." Ils se retrouvaient une fois par an, à Noël, à la fête de famille si religieusement observée. Le père et la mère ne savaient, depuis longtemps, lequel ils affectionnaient le plus, de l'enfant du foyer ou du fils adoptif.

Sur ces entrefaites, la guerre de 1870 éclata. Les Prussiens se jetaient sur la France comme une bande de panthères affamées, et notre pauvre patrie en avait conservé le cœur déchiré et la face sanglante. Partout l'on se battait, et cela par un hiver effroyable et sous des avalanches de neige.

L'abbé Chanterose, pour ne point abandonner son frère Marc au milieu des périls, et afin de remplir mieux aussi sa mission devant Dieu, avait quitté son humble vicairie. Il s'était enrôlé comme aumônier militaire dans le corps d'armée dont Marc faisait partie. Personne, dans la neige et dans le sang, dans l'espoir ou le revers, ne se montra courageux plus que les deux frères. Ils aimaient par dessus tout Dieu, leur famille, leur pays, et aimer tout cela ensemble et fermement, ce n'est pas autre chose que le devoir.

La veille de Noël 1870, la guerre se poursuivait encore avec le même acharnement qu'au début. Il avait neigé tout le jour, et tout le jour on s'était battu.

La compagnie où le lieutenant Marc faisait fonction de capitaine, avait, entre les murs d'un cimitière de campagne, sauvé la retraite du régiment, et débusqué à la baïonnette les Prussiens d'un village qui leur servait de redoute. Cette vaillante compagnie était presque tout entière couchée dans les chaumes givrés ou aux abords du champ funèbre.

La nuit venue, le régiment français, terrassé et mutilé, occupait enfin le village désert, au pied de son église dévastée, pantelante et à demi incendiée.

L'abbé Chanterose rentra avec les ténèbres, le dernier comme d'habitude, après avoir répandu sous la mitraille et à l'écart, toutes les consolations et bénédictions de Dieu sur les mourants, après avoir prodigué des secours aux blessés. C'était une âme évangélique dans un corps de fer. Aussi était-il aimé et admiré des soldats.

Accroupi sous la toile auprès d'un feu de bivouac, Jean attendait Marc. Les heures se traînaient lentes, longues, lourdes, et son cœur battait si vite! L'inquiétude se trahissait parfois dans sa voix et dans ses gestes. Marc, son frère, ne rentrait pas. La compagnie avait été, en effet, hachée dans un héroïque fait d'armes; et, des rares soldats échappés, aucun ne pouvait donner des nouvelles du lieutenant.

A neuf heures du soir, l'abbé se leva. Il prit avec lui quatre hommes de bonne volonté, munis de lanternes, et cette troupe silencieuse revint errer à travers le champ de bataille. L'interminable nappe de neige avait été bouleversée par la mêlée et était devenue fange; la neige nouvelle, qui tombait à flocons pressés, avait peine à la recouvrir. Ça et là, des cadavres d'hommes et de chevaux, quelques canons abandonnés, des fusils et des sacs perdus; partout de la boue et du sang. Les lanternes voltigeaient comme cinq follets, furetant, rasant le sol, se relevant dans le brouillard allant et venant.

Tout à coup, sous la muraille basse du cimetière, Jean heurta un corps. Son âme, avant ses regards, avait reconnu l'officier. Marc respirait encore. *O notre mère! O notre père!*" murmura l'abbé.

Jean saisit le blessé entre ses bras; et, comme un enfant endormi, il l'emporta contre sa poitrine, essayant de communiquer à ce cœur presque éteint la chaleur et les palpitations de son cœur.

—Marc! appelait-il à voix basse à travers ses larmes.

—Mon frère, soupira faiblement le blessé, c'est toi, je te reconnais.... Si tu ne me sauves pas pour ce monde, que ta sainte absolution me sauve pour l'autre! Je mourrai content entre tes bras. Tu consoleras.... Il ne put en dire davantage.

L'abbé Chanterose tressaillit. Il se hâtait, la sueur ruisselait sur son visage. Il put enfin déposer son fardeau devant l'âtre de la chaumière où campait l'état-major.

"Lui, mon lieutenant!" exclama le général X....; et détachant de son uniforme la croix de chevalier de la Légion d'honneur, il la plaça sur le cœur de l'officier, après s'être découvert respectueusement.

—Voilà la croix du petit Jésus